

## **Regard jeté sur le corps. Madame de Sévigné à propos du corps féminin et de la vision qui y est liée**

*Eszter LIKTOR*

À quoi sert encore aujourd'hui la lecture des lettres privées d'une certaine Madame de Sévigné qui a vécu au XVII<sup>e</sup> siècle ; marquise, devenue veuve très jeune ? Je suis convaincue qu'on ne peut plus se permettre d'ignorer l'existence d'un système de codes sociaux relatif aux deux sexes dont le fonctionnement a comme résultat une différence fondamentale entre la perception que peut avoir un homme ou une femme d'une époque et la manière dont ils l'expriment dans leurs écrits. Mes efforts visent à présenter un aspect bien moins connu : la façon dont un auteur féminin pense et ce qu'elle laisse penser à propos de la figure de la femme et de son corps.

Le corpus de texte examiné est composé des lettres à Monsieur et Madame de Grignan, écrites par Madame de Sévigné entre 1669 et le mois de mars 1671. Il s'agit de la période qui inclut le mariage et le départ pour la Provence de Madame de Grignan et la naissance de Marie-Blanche de Grignan, petite-fille de la marquise. Je considère ces événements de la vie d'une femme, notamment celle de Madame de Grignan, assez marquants pour y retrouver des références faites à l'aspect corporel même de la féminité par une épistolière toujours prête à donner son avis.

Avant tout, je voudrais présenter à l'aide de quelques exemples tirés des lettres du corpus quelles sont les différences entre le discours de l'apparence physique de la femme et celui dont on se sert pour décrire celle de l'homme, puis en déduire des conclusions qui opèrent au niveau conceptuel. Madame de Sévigné décrit son gendre au comte Roger de Bussy-Rabutin, un cousin, comme étant « le plus souhaitable mari qui [...] soit au monde »<sup>1</sup> pour des raisons bien précisées : il n'est plus jeune homme, il a, au contraire, de l'expérience, de la connaissance des mœurs, il est même capable de sottises qui font rougir, etc.<sup>2</sup> On peut constater que l'une des qualités qui rendent un mari « souhaitable » est de pouvoir provoquer dans son entourage une réaction liée au corps, mais on va voir que le corps n'est pas un élément décisif. La marquise glorifie son gendre en omettant toute référence à son apparence physique dont on sait qu'elle n'était pas tout à fait avantageuse ; autrement dit, Monsieur Grignan était « assez laid d'ailleurs et couvert de dettes »<sup>3</sup>, mais ni cela, ni le contraire n'est affirmé par Madame de Sévigné.

Dans le corpus choisi, il n'y a qu'une seule lettre qui contienne une référence quelconque à l'aspect physique de Monsieur de Grignan, la lettre n° 113 transmet-

---

<sup>1</sup> SÉVIGNÉ, Madame de, *Correspondance*, Paris, Gallimard, Coll. "Bibliothèque de la Pléiade" 1972, vol. 1, p. 114.

<sup>2</sup> « Je ne sais pas ce que j'aurais fait d'un jobelin qui eût sorti de l'Académie, qui ne saurait ni la langue ni le pays, qu'il faudrait expliquer partout, et qui ne ferait pas une sottise qui nous fit rougir. » *Ibid.*

<sup>3</sup> CLARAC, Pierre, *Littérature française – l'âge classique II 1660–1680*, Paris, Arthaud, 1969, p. 163.

tant tout simplement un conseil de la marquise : « N'abandonnez point votre voix, n'abandonnez point votre taille<sup>4</sup>. » On peut aisément comprendre l'importance soulignée de la voix et de la taille si on pense aux homélies, thème récurrent de la correspondance de la marquise et aux orateurs d'église, à ces hommes qui gagnent du respect et de la reconnaissance sociale non seulement par leur statut mais également par leur voix, leur taille, leur *présence* imposante<sup>5</sup>. La présence physique de l'homme possède une signification au niveau public, social.

La présence de la femme semble avoir une autre sorte de signification<sup>6</sup> comme l'atteste la ligne de pensée de la lettre n° 112 qui renvoie à Madame de Grignan comme étant une épouse de qualité. La marquise demande à son gendre peu après le mariage : « Est-ce qu'en vérité je ne vous ai pas donné la plus jolie femme du monde<sup>7</sup> ? » Comme si tout était dit par la seule notion de « jolie », elle arrange d'autres qualités au-dessous de celle-là : sa fille est chrétienne et honnête *en prime*.

Selon Véronique Nahoum-Grappe, dans la pensée du XVII<sup>e</sup> siècle, « la mention de cette beauté fonctionne comme un diagnostic médical qui, à la simple vue d'un visage et d'un corps, anticipe un futur... »<sup>8</sup> Il semble que l'existence de la femme est plutôt l'objet d'une perception esthétique ; elle n'a pas d'importance sociale considérable. Si la femme était plutôt un agent en public au lieu de spectacle, le premier adjectif serait probablement, au lieu de *jolie*, plutôt *honnête*, vu qu'en français, ce mot désigne une catégorie à la fois morale et sociale, il marque l'appartenance à la noblesse<sup>9</sup>.

L'apparence physique de la femme la dirige vers l'une des deux possibilités (aucune des deux n'étant l'*importance*) : elle est tout simplement soit *belle*, soit *laide*. Le dernier est le plus simple : la femme laide n'est pas uniquement identifiée au caractère érotique, la laideur « lui permet de ne pas être repérée par le vil séducteur, ni mise en scène comme héroïne de conte, ou d'aventure romanesque ».<sup>10</sup> Portant « un masque d'indifférenciation protecteur », elle échappe au processus de la création d'une image culturelle selon laquelle « une vraie femme est forcément faite de féminité et de beauté »<sup>11</sup>. Ce mécanisme relatif à l'imagination culturelle est porteur de promesses et d'obligations pour la femme qui est belle.

---

<sup>4</sup> SÉVIGNÉ, Madame de, *Op. cit.*, p. 131.

<sup>5</sup> Cf. *Ibid.*, p. 137. (le dernier paragraphe de la lettre n° 118.)

<sup>6</sup> On lit chez Véronique Nahoum-Grappe que c'est l'autoreprésentation masculine, prenant sa forme finale vers le XIX<sup>e</sup> siècle et masquée comme neutralité sobre, qui constitue l'homme comme une présence sociale sérieuse et normative ; mais des siècles avant déjà, les processus menent à cet état commenté à opérer. Le fonctionnement contraire commence aussi : la femme – grâce à son apparence physique qui cherche à être remarquée – se constitue peu à peu comme l'esthétique passive, voire comme une existence socialement peu tolérable, frivole. (Cf. NAHOUM-GRAPPE, Véronique, « La belle femme », in *Histoire des Femmes en Occident 3*, sous la dir. de N. Zemon Davis et A. Farge, Paris, Plon, 1991, p. 95–109.)

<sup>7</sup> SÉVIGNÉ, Madame de, *Op. cit.*, p. 129.

<sup>8</sup> NAHOUM-GRAPPE, Véronique, *Op. cit.*, p. 99.

<sup>9</sup> DUBOIS, Jean – LAGANE, René – LEROND, Alain, *Dictionnaire du Français Classique*, Paris, Larousse, 1992, p. 272.

<sup>10</sup> NAHOUM-GRAPPE, Véronique, *Op. cit.*, p. 100.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 101.

Son obligation primordiale est de porter une attention particulière à son comportement (à sa *moralité*)<sup>12</sup> pour éviter le sort lamentable prescrit pour la femme qui se laisse tenter par les désirs masculins éveillés par sa beauté. L'état de *spectacle* (le statut de l'objet du regard) est extrêmement dangereux pour la femme qui est à la fois belle et pauvre, qui est menacée par la misère proprement dite au cas où elle se laisse tenter : « Sa beauté [...] rend visible et menacée son identité sexuelle, et accuse le double dénouement de la fortune et de "l'éducation", qui aurait permis la construction d'une vertu protectrice, et un entourage protecteur.<sup>13</sup> » Le danger de la beauté ne réside pas uniquement dans une menace personnelle pour la belle femme et pour l'homme qui craint l'infidélité de sa femme. Cette beauté risque aussi de faire trembler tous les systèmes basés sur une hiérarchie quelconque, sur la primauté de la Raison qui est de nature logique-économique. La beauté peut les mettre en question dans la mesure où elle est capable de se manifester parallèlement à eux, mais dans son esthétique propre à elle, dans une esthétique corporelle<sup>14</sup>. Comme Béatrice qui détourne l'attention de Dante du centre spirituel de l'église, c'est-à-dire de l'autel, la beauté féminine est capable de faire oublier même pour quelques moments l'ordre des obligations, le caractère impératif de l'ordre patriarcal :

Le pouvoir de cette beauté fonctionne dans le court temps de la perception esthétique : foyer attractif des regards, la belle femme rivalise alors avec les autres instances de pouvoir : le trône, l'autel [...]. En ce sens la beauté corporelle menace la hiérarchie, mais c'est une menace sans contenu, purement formelle, qui s'évanouit avec la disparition de l'objet.<sup>15</sup>

On peut constater que le danger momentané qui menace la hiérarchie des absolus est à la fois une possibilité, bien qu'également momentanée, pour la femme de se positionner au dessus de l'homme enchanté par sa beauté, d'en gagner la parole. Comme le dit Véronique Nahoum-Grappe : « Il ne s'agit plus ici de sexualité ou d'érotisme, mais d'efficacité sociale. »<sup>16</sup>

Bien entendu, cette efficacité opère dans la sphère intime en premier lieu, et seulement d'une façon indirecte au niveau public. Je prends l'exemple de la future femme de Monsieur de Ventadour qui est *autorisée* à cause de sa beauté à avoir un galant avec l'agrément de la bonne société même<sup>17</sup>, ce qui est une sorte de liberté personnelle dans le domaine de l'intimité, mais qui peut aussi apporter de l'influence publique à la belle femme, dépendant du statut de son amant. (L'exemple le plus évident de l'efficacité communicative du corps érotisé dans la sphère intime est le

<sup>12</sup> Voir le proverbe « Les beaux hommes au gibet, les belles femmes au bordeau » cité par Véronique Nahoum-Grappe. *Ibid.*, p. 96.

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> « L'esthétique du corps inscrit son efficacité en dehors du cercle comptabilisable des produits économiques. » *Ibid.*, p. 106.

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>17</sup> « Je voudrais bien voir qu'une mère, une tante, une amie s'avisât de gronder une femme comme celle-là parce qu'elle haïrait son mari et qu'elle aurait un galant ; ma fois, elles auraient bonne grâce. » SÉVIGNÉ, Madame de, *Op. cit.*, p. 171.

cas de la prostituée dont les conditions d'existence dépendent du regard masculin atrapé par le corps de la femme, porteur d'une promesse de sexualité.) Dans la sphère publique, malgré le succès momentané que remporte la femme en prenant la parole, le discours reste celui de l'homme : c'est lui qui est le maître des mécanismes culturels et le poète des blasons du corps féminin, des poèmes qui glorifient le corps de la femme, tout en le décrivant (même prescrivant) avec une certaine brusquerie de la chair.

La beauté de la femme est d'une part un attribut divin<sup>18</sup> et d'autre part le processus de faire de l'effet ; elle peut être également conçue comme l'effet lui-même, produite par un stimulus visuel<sup>19</sup>. La femme, la présence féminine conçue comme esthétique et la perception visuelle qui s'y rapporte sont, semble-t-il des notions inséparables. Madame de Grignan est représentée plusieurs fois après son départ comme image transmise, médiatisée<sup>20</sup>, et elle incarne même un idéal auquel on n'aspire des fois que verbalement<sup>21</sup>. L'idéal de la beauté se constitue comme un ob-jet à regarder, comme *spectacle* et, en tant que spectacle, elle se révèle par un dévoilement. Voilà ce que la marquise écrit à propos du dévoilement :

Mais je ne veux point que vous disiez que j'étais un rideau qui vous cachait. Tant pis si je vous cachais ; vous êtes encore plus aimable quand on a tiré le rideau. Il faut que vous soyez à découvert pour être dans votre perfection ; nous l'avons dit mille fois. Pour moi, il me semble que je suis toute nue, qu'on m'a dépouillée de tout ce qui me rendait aimable.<sup>22</sup>

Le rideau qui est tiré, et après, la possibilité et le fait d'être regardée ont l'air de favoriser la femme, notamment Madame de Grignan, bien plus : ils laissent penser qu'il n'existe pas de perfection sans le regard d'un autre. Le sujet féminin ne se construit comme image parfaite, réelle, légitime que sous un regard qui l'observe. Être caché par un rideau ne fait qu'augmenter le charme de la femme ; lorsqu'elle est voilée, elle reste porteuse de mystères. En même temps, se manifester lui est utile, car le point culminant du fonctionnement de son charme personnel est justement le moment où elle arrive à captiver le regard masculin qui la code en image.<sup>23</sup>

---

<sup>18</sup> « C'est un présent de Dieu qu'il faut conserver... » *Ibid.*, p. 172.

<sup>19</sup> « Le champ de l'esthétique n'est donc pas ici lié à certains objets [...], mais à une perception spécifique, qui se nourrit d'un certain type d'informations. » NAHOUM-GRAPPE, Véronique, *Op. cit.*, p. 103.

<sup>20</sup> Madame de Sévigné reçoit une image mentale de la part d'un médiateur : « Je veux voir le paysan de Sully [...]. Je le trouve bien heureux de vous avoir vue. » (SÉVIGNÉ, Madame de, *Op. cit.*, p. 154), et Madame de La Fayette en reçoit la forme matérialisée ; la copie d'un portrait, alors la transmission est même doublée : « Je lui [à Madame de La Fayette] ai donné une belle copie de votre portrait ; il pare sa chambre, où vous n'êtes jamais oubliée. » (*Ibid.*, p. 185.).

<sup>21</sup> « Dès que j'entends quelque chose de beau, je vous souhaite. » (*Ibid.*, p. 173.)

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>23</sup> Il faut remarquer que ce regard peut être non seulement masculin, mais *masculinisé* aussi. Madame de Sévigné par exemple, en tant qu'épistolière, s'adapte, des fois bien nettement au point de vue masculin : son regard jeté sur sa fille est aussi plein de désirs et de délectation comme s'il était celui de l'autre sexe. Cela me fait penser à la théorie élaborée par Elisabeth Badinter dans son *L'amour en plus* ; elle explique notamment qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, la plupart des femmes étaient en fait capables d'adopter les valeurs pa-

Il est à remarquer à quel point Madame de Sévigné se sent pareille au rideau qui n'est réellement qu'un véhicule susceptible de perdre toute sa signification avec le dévoilement de la forme qui se cache derrière. On peut établir un parallèle entre le corps (dévoilé pour devenir spectacle) et le corpus (de texte) : le corps qui se montre quand on tire le rideau peut être comparé à la vérité qui se manifeste contrairement au « mensonge [qui] demeure accablé sous les paroles sans pouvoir persuader ; plus elles s'efforcent de paraître, plus elles sont enveloppées ».<sup>24</sup>

La problématique du rideau est non seulement celle de la vision mais également celle de la possession. Comme le sculpteur qui cache derrière un drap ce qu'il veut encore garder pour lui-même sans que le public le voie, la marquise cache sa fille qu'elle prend pour sa propre création ; elle l'a créée pour être un spectacle à regarder<sup>25</sup>, c'est elle-même qui permet aux autres de l'admirer ou même de la prendre<sup>26</sup>, bien plus, c'est elle qui peut la reprendre, comme elle l'écrit non sans ironie de soi<sup>27</sup>. Il semble que les champs sémantiques des verbes *voir* et *avoir* se mélangent là.

Dans les lettres examinées, on trouve plusieurs exemples d'une femme prise comme propriété par la *vue*, le propriétaire étant un homme. Les exemples les plus expressifs sont fournis par la lettre n° 140, d'abord par ce que la marquise écrit à sa fille à propos de son accueil par son mari : « Il nous semble qu'il [Monsieur de Grignan] a été ravi de vous revoir et de vous ravoir »<sup>28</sup>, puis par l'histoire de la femme de Mazarin qui est partie en voyage à Rome sans l'approbation de son mari, quittant ainsi le cercle de sa *vue* et – comme conséquence – celui de son pouvoir personnel. Le regard et la *vue* établissent des relations de propriété, de dépendance et d'asymétrie, bien entendu, non seulement entre un homme et une femme, mais entre deux femmes aussi. Il suffit de penser à Madame de Sévigné elle-même qui ne considère sa fille comme étant la sienne que jusqu'au moment où elle quitte le domaine de son regard : « Ah! ma bonne, que je voudrais bien vous voir un peu, [...] vous *voir* passer [...]. Je sens qu'il m'ennuie de ne vous plus *avoir* »<sup>29</sup>. »

Il existe, bien entendu, d'autres types d'interaction entre les corps que la perception visuelle, comme l'indique le texte par des remarques qui mettent en relation de dépendance le bien-être corporel de deux personnes : « Ayez pitié de moi ; conservez-vous, si vous voulez que *je* vive. »<sup>30</sup> ou « [...] je ne respire que d'en

---

triarcales, et en tant que veuves, elles s'y identifiaient complètement. (Voir BADINTER, Élisabeth, *A szerető anyja [L'amour en plus : histoire de l'amour maternel]*, Debrecen, Csokonai Kiadó, 1999.)

<sup>24</sup> SÉVIGNÉ, Madame de, *Op. cit.*, p. 155.

<sup>25</sup> « Il me semble qu'on me va trouver bien habile en Provence d'avoir fait un si joli visage, et si doux et si régulier. » (*Ibid.*, p. 172.)

<sup>26</sup> « Comment ! ne me remercier d'un tel présent [il s'agit de Madame de Grignan], ne me point dire qu'il [Monsieur de Grignan] est transporté ! Il m'écrit pour me la demander, et ne me remercie pas quand je lui donne. » (*Ibid.*, p. 182.)

<sup>27</sup> « Pour M. de Grignan, il peut bien s'assurer que si jamais je puis revoir sa femme, je ne lui rendrai pas. » (*Ibid.*, p. 182.)

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 158.

recevoir »<sup>31</sup>. Connaître l'état de santé de sa fille est essentiel même quand il n'est plus perceptible que par l'intermédiaire d'une lettre. La liaison des deux personnes établit même un parallèle par excellence corporel : « Je vous conjure, ma chère bonne, de conserver *vos yeux* ; pour *les miens*, vous savez qu'ils doivent finir à votre service<sup>32</sup>. »

Cette interaction devient tout à fait particulière au moment où Madame de Grignan part pour la Provence et, au lieu de sa présence, un autre signifiant entre en jeu, le manque. On a tendance à concevoir les réactions données au manque d'une personne bien aimée comme abstraites, opérant au niveau de l'esprit, engendrant de la tristesse, etc. L'importance de l'esprit est incontestable<sup>33</sup>, mais la fréquence de la mention des réactions corporelles, des fois assez violentes même, reste à remarquer, ce qui donne l'impression que ce n'est pas forcément l'esprit qui est chargé de la réaction au manque d'une présence corporelle : « Cette séparation me fait une douleur au cœur et à l'âme, que je sens comme un mal du corps. »<sup>34</sup> Des deux niveaux de réaction<sup>35</sup>, c'est le corporel qui semble plus actif que le spirituel, du moins dans le corpus examiné et qui contient des références multiples aux larmes<sup>36</sup> et à d'autres symptômes pas tout à fait identifiés, mais toujours liés au corps<sup>37</sup>.

L'absence de Madame de Grignan est constatée pas la bonne société aussi, ce qui est remarqué par sa mère<sup>38</sup> qui en connaît la motivation également : l'opinion publique la considère comme gentille et aimable, comme en témoigne la remarque suivante : « Il n'y a rien de si aimable que d'être belle<sup>39</sup>... ». L'existence (soit la présence, soit l'absence) féminine, peut-on constater, est saisie de nouveau comme l'objet d'un regard cherchant de la délectation dans la perception esthétique.

Pendant le voyage qu'effectue Madame de Grignan, sa mère ne cesse de lui demander si elle était belle en arrivant à telle ou telle ville<sup>40</sup>, quelle robe elle portait<sup>41</sup> etc., et reçoit des réponses réconfortantes comme celle-ci : « [...] je sais, ma bonne, que vous êtes arrivée à Lyon en bonne santé et plus belle qu'un ange, à ce que dit Monsieur du Gué<sup>42</sup>. » Dans ce motif répétitif de réponse-conformation relatif à la

---

<sup>31</sup> Il s'agit des lettres de Madame de Grignan qui annoncent son état de santé. *Ibid.*, p. 161.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>33</sup> Il est évident qu'il ne faut pas comprendre dans un sens physique tout ce que la marquise écrit après le départ de sa fille : « Je ne vous quitte pas un moment. » (*Ibid.*, p. 159.) ou « Je vous suis aussi fidèle sur l'eau que sur la terre. » (*Ibid.*, p. 169.)

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 192

<sup>35</sup> « Je ne lui [à mon corps] donne ni paix ni trêve, non plus qu'à mon esprit. » *Ibid.*, p. 180.

<sup>36</sup> « il faut bien que je pleure en lisant vos lettres » (*Ibid.*, p. 160.) ou « Je m'en allais donc à Sainte-Marie, toujours pleurant et toujours mourant. Il me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'âme, et en effet, quelle rude séparation! » (*Ibid.*, p. 149.)

<sup>37</sup> « Je me dévore, en un mot. » (*Ibid.*, p. 163.)

<sup>38</sup> « Je n'ai jamais vu une personne absente être si vive dans tous les coeurs. » (*Ibid.*, p. 180.)

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>40</sup> « J'ai fort envie de savoir [...] comme vous vous serez trouvée à Lyon, si vous y avez été belle [...] » (*Ibid.*, p. 161.)

<sup>41</sup> « Quels habits aviez-vous à Lyon, à Arles, à Aix ? » (*Ibid.*, p. 180.)

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 167.

beauté, on peut découvrir les legs d'un style du passé, notamment ceux du baroque qui, à cette époque-là, n'est plus présent dans les genres dits prestigieux comme la tragédie qui est classique, mais qui aurait bien pu garder quelques influences sur l'écriture « sans statut », sur une correspondance privée. Il y a là au moins le *souvenir* d'une exigence culturelle de saisir la beauté dans tous ses détails au lieu de la laisser rester un idéal qui est plus conçu que perçu.

Il existe, bien entendu, d'autres raisons pour lesquelles la beauté est perçue de nouveau presque à chaque instant. La beauté est un état momentané, et la perception visuelle qui la saisit n'est pas issue d'une *décision*. Contrairement à la cognition, elle est instinctive et spontanée. En voyant un corps humain, une perception se crée immédiatement, aussi bien qu'une opinion primaire : soit on aime bien la personne, soit on ne l'aime pas, ce qui soit ouvre soit ferme un espace *social* éventuel entre ceux qui interagissent. Le corps est donc loin s'être un accessoire de la sphère privée ; il a un rôle important à jouer au sein de la vie de la (bonne) société.

Je vais jeter maintenant un coup d'œil sur la relation entre ces deux sphères et la façon de *regarder* le corps propre à chacune. Tout d'abord, il est à remarquer à quel point Madame de Sévigné néglige de différencier l'une de l'autre. Elle écrit à son gendre à propos de sa fille : « Rien ne sera si bon pour sa santé, et même pour sa réputation, que d'y accoucher au milieu de ce qu'il y a de plus habile, et d'y être demeurée avec la conduite qu'elle a<sup>43</sup>. » Cela saute aux yeux du lecteur d'aujourd'hui qu'il était possible de bâtir sa réputation par un processus tellement intime que l'accouchement. Il faut, bien entendu, penser à une époque où se passe la première documentation d'un accouchement sur le dos, destiné à être un spectacle<sup>44</sup>, et il faut également considérer ce que Elisabeth Badinter écrit d'après les reportages de Sébastien Mercier, notamment que la naissance d'un enfant était fêtée au sein de la société parisienne par des « visites », c'est-à-dire par des réunions pareilles à d'autres événements sociaux spectaculaires<sup>45</sup>. Madame de Sévigné elle-même fait référence à la présence des amis et des connaissances au moment de l'accouchement<sup>46</sup> aussi bien qu'à la visite d'un magistrat de Provence qui vient dans le dessein d'exprimer son amitié envers le nouveau père qui a des ambitions politiques<sup>47</sup>.

Intime et social se mélangent non seulement autour de la naissance de Marie-Blanche de Grignan, mais aussi par exemple dans le cas de l'incendie des voisins de la marquise où on a une description détaillée, des fois même ironisante<sup>48</sup> des grands messieurs et dames de la société obligés à quitter leur maison en chemise de nuit, les pieds nus ou bien eux-mêmes à moitié nus<sup>49</sup>.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>44</sup> C'est une maîtresse de Louis XIV qui a mis son enfant au monde de cette façon, vu que le roi souhaitait regarder le processus tout en restant assis.

<sup>45</sup> Voir BADINTER, Elisabeth, *Op. cit.*, p. 96.

<sup>46</sup> « Nous ne savions *tous* où nous en étions. » SÉVIGNÉ, Madame de, *Op. cit.*, p. 133.

<sup>47</sup> Voir la lettre n° 117, in *Ibid.*, p. 136.

<sup>48</sup> « Mais son secrétaire était admirable. Vous parlez de la poitrine d'Hercule ! Vraiment, celle-ci était bien autre chose. » (*Ibid.*, p. 165.)

<sup>49</sup> Voir la lettre n° 137, in *Ibid.*, p. 163.

Comment est-il donc possible de négliger de faire la différence entre la sphère privée et publique ? La réponse est donnée par la marquise elle-même dans la lettre n° 112 où elle écrit à propos de sa fille : « ... c'est que j'admire sa conduite comme les autres ; et d'autant plus que je la vois de *plus près*<sup>50</sup> », tout en ajoutant un peu plus tard que « ...le monde aussi lui rend bien justice, et qu'elle ne perd aucune des louanges qui lui sont dues. »<sup>51</sup> L'opinion de la mère à propos de sa fille est très proche de l'opinion publique (toutes les deux basées sur l'apparence charmante de Madame de Grignan), la seule différence étant liée à la proximité et à la distance avec laquelle on regarde<sup>52</sup>.

Par rapport à cette distance, le XVII<sup>e</sup> est un siècle qui permet, semble-t-il, de regarder de près ; il suffit de penser aux visites d'accouchement ou tout simplement aux visites de ruelle, étant donné qu'une ruelle n'est autre chose que la chambre privée d'une dame qui, pendant la visite qu'on lui fait, reste sur son lit et laisse ses invités prendre place selon leur condition<sup>53</sup>.

Pour la femme, être regardée de près porte certains risques. Je ne pense pas, bien entendu, aux femmes parées qui se destinent à être admirées<sup>54</sup>, mais plutôt à une petite fille dont le sexe n'est découvert que par un regard jeté *de près* et dont la naissance est une nouvelle moins réjouissante une fois la découverte faite. Tout en attendant un garçon<sup>55</sup>, Madame de Sévigné et son entourage voient naître une petite fille qu'ils croient être un garçon « [...] et puis quand nous le regardâmes de plus près, nous trouvâmes que c'était une petite fille »<sup>56</sup>.

Je vais poursuivre en examinant ce qu'on peut apprendre de l'attitude de Madame de Sévigné à l'égard de la « fonction » la plus élémentaire du corps féminin, celle de devenir mère. La marquise félicite son cousin le comte de Bussy-Rabutin de la naissance de son deuxième fils de la façon suivante : « J'ai vu madame votre femme, qui vous a fait un beau petit Rabutin ; j'ai trouvé ma nièce jolie et spirituelle, je voudrais bien que vous l'eussiez amenée. Adieu, Comte<sup>57</sup>. » Elle ne le félicite même pas ; elle se contente de faire une référence à la naissance du garçon et procède immédiatement à la louange de sa nièce. Cela est bien surprenant quand on considère d'une part l'inégalité existante au XVII<sup>e</sup> siècle entre les enfants de la

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> Cette différence, même subtile, entre l'observation de la sphère intime et celle de la sphère publique est établie par la marquise elle-même, car elle fait confiance au public (« le public n'est ni fou ni injuste » *Ibid.*, p. 130.), tout en défendant la proximité qui lui permet d'être encore plus juste (« mes yeux pour vous sont plus justes que ceux des autres » *Ibid.*, p. 180.).

<sup>53</sup> « [...] toutes les dames se mirent à genoux autour de la Reine, sans distinction de tabourets. » (*Ibid.*, p. 153.)

<sup>54</sup> Par exemple celles qui arrivent au mariage de Mlle d'Harcourt : « Hier un grand bal et un grand souper au Roi, à la Reine, à toutes les dames parées [...]. La Reine entra [...] fort éclairée, fort parée. » (*Ibid.*, p. 153.)

<sup>55</sup> Quelques jours avant l'accouchement, la marquise écrit à son gendre : « Il nous semble même que depuis quelques jours cet enfant est devenu un garçon. » (*Ibid.*, p. 132.)

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 114.



même famille selon leur sexe et l'ordre de leur naissance<sup>58</sup> et d'autre part la réaction de Mme de Montmorency à la même naissance. Contrairement à Madame de Sévigné, elle n'aurait pas du tout félicité le père de la naissance éventuelle d'une fille.<sup>59</sup> Quant à la marquise, elle exprime quelque reconnaissance par l'expression « beau petit Rabutin », mais cela sert plutôt à noter que Madame de Rabutin a rempli son obligation : elle a « préparé » pour son mari la progéniture souhaitée.

Il reste quand même à remarquer ce qu'elle écrit à propos de sa nièce après la référence vite faite à son neveu, comme si elle voulait faire entendre l'idée qu'accoucher d'un garçon n'est que répondre aux attentes, tandis qu'accoucher d'une fille est le plaisir de la mère qui se laisse charmer par une petite fille jolie et spirituelle. Il suffit de penser à l'affection que la marquise éprouve à l'égard de sa fille ; une affection qui engendre l'amour d'une grand-mère (« J'aime votre fille à cause de vous ; mes entrailles n'ont point encore pris le train des tendresses d'une grand-mère. »<sup>60</sup>), prenant sa source *directement* dans l'amour maternel : « Savez-vous bien que je l'aime cette petite quand je songe de qui elle vient ? »<sup>61</sup> Elle prend la petite Marie-Blanche pour la réplique de Madame de Grignan, pour un souvenir tangible qui remplit encore la chambre vidée de sa mère<sup>62</sup>.

Même une mère tellement charmée par sa fille n'est pas libre d'une considération propre à son âge, notamment l'importance du sexe du premier-né dans une famille appartenant à la noblesse<sup>63</sup>. Elle éprouve sans doute une certaine déception quand elle écrit à son gendre :

Tout ce que vous écrivez de votre fille est admirable. Je n'ai point douté que la bonne santé de la mienne ne vous consolât de tout. J'aurais eu trop de joie de vous apprendre la naissance d'un petit garçon ; mais c'eût été trop de biens à la fois, et ce plaisir que j'ai naturellement à dire de bonnes nouvelles, eût été jusqu'à l'excès.<sup>64</sup>

Les mêmes observations s'offrent à propos de la lettre que la marquise écrit immédiatement après la naissance de sa petite-fille, également à Monsieur Grignan : « [...] si vous avez envie d'avoir un fils, vous prenez la peine de le faire [...]. Vous nous avez laissé une petite fille, nous vous la rendons. »<sup>65</sup>

Si l'on veut explorer d'autres raisons plausibles pour le caractère problématique de la naissance d'une fille (première-née), on pourrait encore une fois recourir

---

<sup>58</sup> Voir BADINTER, Élisabeth, *Op. cit.*, p. 71.

<sup>59</sup> Notes de Roger Dûchene, préparées pour l'édition critique de la correspondance de Madame de Sévigné. (SÉVIGNÉ, Madame de, *Op. cit.*, p. 952.)

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>62</sup> « Cette chambre où j'entrais toujours, hélas ! J'en trouvai les portes ouvertes, mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre pauvre petite fille qui me représentait la mienne. » *Ibid.*, 150.

<sup>63</sup> Élisabeth Badinter traite cette question particulière de l'histoire de la culture en écrivant que le père était obligé de donner une dot avec chacune de ses filles sans en tirer de revenu, tandis qu'un fils (premier-né encore plus) était sans doute le garanti d'un avenir : on lui réservait le titre et la fortune de son père aussi bien que la fierté et la tendresse de sa mère. (Voir BADINTER, Élisabeth, *Op. cit.*, p. 71.)

<sup>64</sup> SÉVIGNÉ, Madame de, *Op. cit.*, p. 137.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 133.

à ce qu'Élisabeth Badinter nous apprend à propos de la structure d'une famille au XVII<sup>e</sup> siècle. Elle décrit le fonctionnement de certains systèmes (la religion, l'absolutisme, la famille ou le troupeau) comme ayant des rôles principaux dont l'interaction est dépendante d'un troisième élément qui est dévalorisé en lui-même et poussé en arrière. Tels sont l'église, la police, la mère et le chien ; sans eux, ni Dieu, ni le roi, ni le père, ni le berger ne pourraient exercer son pouvoir sur ses sujets<sup>66</sup>.

La mère est présentée comme un outil dans les mains du père qui dirige l'éducation de ses enfants. En élaborant cette idée, on arrive aisément à la philosophie platonicienne à propos de l'espace, puisque le rôle de la mère dans la famille est celui du *milieu* où se passe la médiation de quelque chose ; le père profite d'elle comme on profite d'un moule pour recréer sa propre image dans l'enfant (le fils, préférablement). La mère se comporte comme l'Espace dans la pensée platonicienne : elle existe sans propriétés, rien ne lui est attribué, vu que le but de son existence est d'aider le signifiant à rencontrer son signifié<sup>67</sup>. Voilà le modèle d'héritage du patriarcat dont la perfection résiderait dans la renaissance du père dans le fils sans influence. La naissance d'une fille est problématique justement parce qu'elle oppose à ce système d'héritage son propre dysfonctionnement ; l'existence d'une progéniture à qui il manque l'attribut primaire, c'est-à-dire le sexe qui lui destinerait la place de son père, montre qu'un tel modèle est aussi idéalisé que faux.

Le recours à la pensée platonicienne aide à comprendre en quoi réside un problème dont je me suis occupée antérieurement : Pourquoi veut-on regarder et / ou posséder la belle femme ? On sait que déjà la Renaissance et sa tendance néo-platonicienne se détache de la pensée monastique du Moyen Âge qui craignait le pouvoir démoniaque de la belle femme, et commence à voir la beauté comme une enveloppe transparente de la bonté intérieure<sup>68</sup>.

Si on accepte que la bonté n'habite que dans les corps beaux, il devient évident pourquoi la femme est identifiée au degré de sa beauté qui n'est en fait saisissable que de deux façons : soit par la vue, dans le moment qui passe, soit par le récit rétrospectif qui garde le souvenir du même moment. C'est la narration qui rend des perceptions à la possession<sup>69</sup>. Ce sont alors le regard et la volonté de posséder qui sont les attitudes primaires à l'égard de la beauté et son véhicule du premier rang, la femme. La lettre n° 133 est l'exemple de la rencontre de deux moyens exprimant la possession, la vue et la parole (outils de la narration) : « Si vous me voyiez, vous me verriez chercher ceux qui m'en veulent parler ; si vous m'écoutez, vous entendriez bien que j'en parle. »<sup>70</sup> Je suis convaincue que le réseau de

---

<sup>66</sup> Voir BADINTER, Élisabeth, *Op. cit.*, p. 28.

<sup>67</sup> PLATON, *Timaios* [*Le Timée*], Budapest, Európa, Coll. "Platón összes művei", 1984, vol. 3, p. 355.

<sup>68</sup> MATTHEWS-GRIECO, Sara F., « Corps, apparence et sexualité », in *Histoire des Femmes en Occident 3*, sous la dir. de N. Zemon Davis et A. Farge, Paris, Plon, 1991, p. 70.

<sup>69</sup> Voilà ce que Véronique Nahoum-Grappe en pense : « [...] la beauté occupe le terrain particulier du temps infiniment court de la perception esthétique. [...] sa perfection [...] ne se réalise pleinement que dans l'instant discontinu, le souvenir ou le récit rétrospectif. » NAHOUM-GRAPPE, Véronique, *Op. cit.*, p. 107.

<sup>70</sup> SÉVIGNÉ, Madame de, *Op. cit.*, p. 157.

perception (la vue, l'ouïe, le toucher)<sup>71</sup> que la marquise forme autour de sa fille a son rôle à jouer dans l'emploi d'un ton épistolaire plus amoureux que maternel.

J'ai effectué ma lecture et établi ma compréhension des textes de Madame de Sévigné à l'aide de la méthode de la « lecture serrée » dans le dessein de démontrer à quel point il est impossible de séparer des notions telles que la *beauté*, le *corps* (soit « fonctionnant », soit manquant), la *vision*, la *possession* et comment elles sont toutes intelligibles uniquement en considérant le caractère sexuel, féminin ou masculin qui est inscrit au centre de mon examen : le corps.

---

<sup>71</sup> « Ah! ma bonne, que je voudrais bien vous voir un peu, vous entendre, vous embrasser, vous voir passer, si c'est trop que le reste! » (*Ibid.*, p. 163.)